

Manuel Chust (éd.), Las independencias
iberoamericanas en su laberinto. Controversias,
cuestiones, interpretaciones, Publicacions de la
Universitat de València

Nathalie Blasco

► **To cite this version:**

Nathalie Blasco. Manuel Chust (éd.), Las independencias iberoamericanas en su laberinto. Controversias, cuestiones, interpretaciones, Publicacions de la Universitat de València. Cahiers des Amériques Latines, Université Paris 3, Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine (IHEAL / Université Paris 3), 2011, pp.168-170. <http://cal.revues.org/213> . hal-02096507

HAL Id: hal-02096507

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-02096507>

Submitted on 11 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Manuel Chust (éd.), *Las independencias iberoamericanas en su laberinto. Controversias, cuestiones, interpretaciones*

Publicacions de la Universitat de València, 2010, 441 p.

Nathalie Blasco



Édition électronique

URL : <http://cal.revues.org/213>
ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique latine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011
Pagination : 168-170
ISBN : 9782371540583
ISSN : 1141-7161

Référence électronique

Nathalie Blasco, « Manuel Chust (éd.), *Las independencias iberoamericanas en su laberinto. Controversias, cuestiones, interpretaciones* », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 68 | 2011, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 13 décembre 2016. URL : <http://cal.revues.org/213>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.



Les *Cahiers des Amériques latines* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 4.0 International.

une transformation des chansons « en instruments et relais du politique ».

Mais au-delà des constats partiels, il est important de cerner le phénomène général d'appropriation des chansons par leurs récepteurs et de réinvestissement par des significations nouvelles. Ce phénomène de réinvention de la mémoire collective, qui se déploie dans la diachronie, nous amène à mieux comprendre dans quelle mesure le vals constitue l'un des caractères saillants de l'identité *criolla* liménienne.

En fin de volume est regroupée une sélection des textes sur lesquels Gérard Borrás a travaillé, une somme documentaire précieuse qui propose des extraits de supports extrêmement rares. Un CD contenant des reproductions d'enregistrements offre par ailleurs la possibilité d'accompagner la lecture de l'ouvrage, et surtout de donner vie à ces documents qui nourrissent l'étude.

On apprend beaucoup à la lecture de cet ouvrage en termes de méthodologie de l'anthropologie culturelle. C'est pourtant sous l'autorité de deux historiens, Pierre Nora et Roger Chartier, que Gérard Borrás place son travail, en leur rendant hommage à travers deux épigraphes. Ce qui n'est guère surprenant eu égard à la précaution dont il fait preuve, tant dans son étude de la réécriture d'une certaine mémoire collective que dans le choix d'objets concrets comme points de départ et éléments essentiels de l'analyse.

Nathalie Blasco
(Sorbonne Nouvelle – Paris 3/
CREDA – UMR 7227)

**Manuel Chust (éd.),
*Las independencias
iberoamericanas en su laberinto.
Controversias, cuestiones,
interpretaciones. Publicacions
de la Universitat de València,
2010, 441 p.***

Cet ouvrage à l'orientation épistémologique revendiquée constitue une étude quelque peu à part parmi les références parues autour de la question des indépendances ibéro-américaines à l'occasion de la célébration de leurs bicentennaires. Manuel Chust, le coordinateur du volume, nous offre une compilation originale : une quarantaine de contributions sont présentées, tout entières tournées vers une critique de l'historiographie traditionnelle, mais aussi toutes identiquement vertébrées par une série de six questions qui invitent les divers auteurs à livrer leur interprétation des processus d'indépendance et à se prononcer sur celles d'autres historiens. Une sollicitation d'autant plus singulière qu'elle se conjugue au défi d'une mise en débat, au sein même du livre, de la plupart des écoles historiographiques spécialistes de ce thème en Europe et dans les Amériques. Après une synthèse introductive se succèdent donc les contributions qui se prêtent au jeu des questions imposées : « Quelle est votre thèse centrale sur les indépendances ? », « Quel fut l'élément déclencheur de la crise de 1808 ? », « Peut-on parler de révolution d'indépendance, ou, au contraire, les continuités avec l'Ancien Régime ont-elles



primé? », « À votre avis, quelles sont les interprétations les plus importantes qui expliquent les indépendances ibéro-américaines? », « Quels sont les thèmes qui restent à explorer? », « Quelles interrogations souhaitez-vous formuler qui n'auraient pas été posées antérieurement? ».

Pour reprendre la formule de l'un des contributeurs – Juan Andreo – qui déplore l'impossibilité d'aborder en un seul article tous les versants d'un événement aussi hétérogène que celui des indépendances, « *es empresa de titanes* » que de prétendre rendre compte en quelques lignes et de façon synthétique de la multiplicité des points de vue exprimés dans le livre. C'est pourquoi je m'en tiens à un exercice partiel, qui repose sur l'introduction générale de l'éditeur scientifique et sur la morphologie du volume. Dans son introduction, Manuel Chust fait brièvement écho aux polémiques ayant porté sur le choix des dates établies pour les commémorations dans l'un et l'autre des pays concernés, en réaffirmant que ces repères ne marquent dans aucun des cas la véritable conclusion de l'indépendance. Mais surtout, il tente de radiographier l'historiographie la plus récente sur les processus d'indépendance, en observant la coexistence de diverses lectures de ces mêmes processus, tout en niant que l'une d'entre elles soit hégémonique. C'est pourquoi se côtoient au sein de l'ouvrage les thèses de J. Lynch, de F.-X. Guerra, de M. Kossok ou de J. E. Rodríguez, elles-mêmes discutées par des lectures plus nouvelles, parfois

dérivées de celles des « maîtres ». Le compilateur se réjouit d'ailleurs de cette évolution vers « moins de rigidité dans les schémas d'analyse » par rapport aux décades antérieures, un renouvellement épistémologique qu'il attribue autant à la formation plus spécifique des « professionnels de l'histoire » officiant aujourd'hui qu'à l'accès aux sources facilité par la révolution technologique, ou encore au surgissement de nouvelles « modes » historiographiques dû à l'effondrement de théories alternatives au libéralisme et à ses « fonctionnalismes ». Selon Manuel Chust, le labyrinthe des études sur les indépendances est si complexe qu'il est donc sage de ne pas y voir que des antagonismes interprétatifs mais plutôt un ensemble de thèses complémentaires.

Par ailleurs, l'historien valencien insiste sur la nécessité de l'emploi rigoureux dont le mot « processus » doit faire l'objet. Le choix de ce terme est pour lui d'une importance capitale pour désigner un « processus historique révolutionnaire libéral-bourgeois », dans la mesure où il permet de souligner ses propriétés dynamique, conjoncturelle et changeante sans pour autant que disparaisse l'unité de l'évolution du phénomène, tout comme il permet de couper court aux interprétations « finalistes » et « présentistes », des lectures ahistoriques qui ne conduiraient, selon lui, qu'à formuler le caractère inévitable des indépendances.

En revanche, M. Chust signale que le débat sur « révolution ou continuités » reste en suspens. Pourtant, la rupture

avec l'Ancien Régime métropolitain, signifiée par le fait que la Monarchie espagnole n'aura plus d'existence en tant qu'État en Amérique après 1830, constitue un fil conducteur du recueil, et tous les contributeurs s'accordent sur le fait que malgré les persistances coloniales, celles-ci ont survécu dans un monde qui marchait déjà sur une autre voie, celle de la république, du parlementarisme et du constitutionnalisme. Des phénomènes qu'il serait incorrect de confondre avec une hypothétique accession au pouvoir des classes populaires ou avec un quelconque État-providence. Mais comment alors qualifier cette révolution? Elle fut certes « libérale et bourgeoise » avant tout par la proposition de former un État-nation aux couleurs politiques du libéralisme, mais les États-nations américains qui ont surgi dans les années 1830 furent surtout le fruit de circonstances propres à chaque territoire, aussi bien internes qu'externes, et ils furent tout autant conditionnés par leur passé colonial.

La valeur de l'introduction de M. Chust tient non seulement au fait qu'elle offre cet état des lieux historiographique fort utile sur la question des indépendances à l'heure des bicentennaires, mais également au fait qu'elle comprend une proposition de périodisation rigoureusement justifiée. Sans prétendre établir un bornage temporel statique, M. Chust distingue néanmoins quatre temps qui peuvent tenir lieu de guide pour historiciser une dynamique mouvante jusqu'à sa fin, et pour synthétiser, malgré les différences

régionales, certains changements de conjoncture, de posture, de proposition ou de réaction.

La phase initiale du processus est donc fixée entre 1808 et 1810, c'est-à-dire à partir des abdications de Bayonne qui provoquèrent la crise structurelle de l'Ancien Régime monarchique des deux côtés de l'Atlantique. Ce temps 1 correspond aussi à une période de vacance du pouvoir qui suscita la peur que fussent remis en cause les trois piliers sur lesquels était bâti l'État, à savoir la légitimité, la représentation et la souveraineté, tout comme il marque l'émergence des mouvements *junteros* et de lutte pour l'indépendance du roi d'Espagne vis-à-vis de la France.

Le temps 2 court de 1810 à 1815/16 et représente une phase de confrontation entre divers acteurs pour la souveraineté, dont l'issue dépendra des caractéristiques de chacune des *juntas* en Amérique, de la légitimité gagnée en Amérique par certaines autorités de métropole, ainsi que du maintien de la hiérarchie de l'Ancien Régime par les nouvelles *juntas* des capitales. L'auteur souligne alors que la traditionnelle dichotomie « *patriotas versus realistas* » qui sert de grille analytique mérite davantage de nuances, tant la Monarchie était peu monolithique depuis l'Amérique. Une complexité qui se retrouve dans la coexistence, durant cette phase, de voies d'évolution et de résistance à celles-ci : voie insurrectionnelle, voie *afrancesada*, voie tracée par les Cortès de Cadix, ou encore voie coloniale.



Le temps 3 va jusqu'à 1820 ; il est celui de « l'indépendance contre le roi » qui a vu les *criollos* qui défendaient le libéralisme gaditan avant le retour à la monarchie absolue en mai 1814 se tourner vers l'option insurrectionnelle. Il est donc aussi le temps du recours à la force armée contre les insurgés pour tenter de récupérer l'Amérique, tout comme il est celui des alliances, à travers le Congrès de Vienne ou la Sainte Alliance pour les monarchies absolues européennes, et à travers la coalition militaire entre les généraux et leaders insurgés pour vaincre l'armée espagnole dans un conflit qui devenait interrégional.

La 4^e et dernière phase s'étend de 1820 à 1830 : M. Chust la définit prioritairement comme celle de « l'institutionnalisation des indépendances », celle des triomphes successifs et définitifs, le moment où la proclamation de la république par les insurgés trouve sa justification dans l'impératif d'un recours à la confrontation avec le roi. L'auteur ne manque d'ailleurs pas de remarquer que l'autre marqueur central de la période, la défaite du libéralisme espagnol, doit être décrypté à l'aune du caractère anti-féodal de ce dernier dans la péninsule, et de son caractère anti-colonial dans les territoires américains. Il en va de la pleine compréhension du phénomène des indépendances, qui exige une analyse qui tienne compte de l'inter-relation indissociable des histoires des Vieux et Nouveau Mondes.

Terminons cette brève présentation en soulignant le discernement dont fait

preuve le coordinateur en permettant à chacun des contributeurs d'explorer certains angles morts de la production historiographique, même s'il ne s'agit que d'« aller en reconnaissance » sur des pistes jusqu'alors négligées. Nul doute que le lecteur soit alors convaincu de la vitalité des indépendances en tant qu'objet d'histoire.

Nathalie Blasco

(Sorbonne Nouvelle – Paris 3/
CREDA – UMR 7227)

Frédéric Piantoni, *Migrants en Guyane, Arles/Cayenne, Actes Sud/Musée des Cultures guyanaises*, 2011, 174 p.

Frédéric Piantoni est maître de conférence en géographie à l'Université de Reims, chercheur au CePeD (Centre de population et développement) et associé à l'IRD (Institut de recherche et de développement). Arpenteur des espaces frontaliers et de leurs communautés (bushinengues côté Maroni et brésiliennes côté Oyapock), il inscrit cet ouvrage dans la continuité de son travail de thèse récemment publié¹ et portant sur les enjeux migratoires en Guyane française, enjeux centrés sur l'articulation entre pouvoirs, mobilités et espaces, saisissant, à partir d'échelles spatiales et temporelles distinctes, les modalités d'intégrations tant des populations communautaires que des espaces, cloisonnés – ou non –

1. *L'enjeu migratoire en Guyane française*, Matoury, Ibis Rouge, 2009.